Langue et littérature latines du Moyen Âge

L'art épistolaire au XII^e siècle : naissance et développement de l'*ars dictaminis* (1080-1180)

Anne-Marie Turcan-Verkerk

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/699>

DOI : 10.4000/ashp.699

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 155-158

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Anne-Marie Turcan-Verkerk, « L'art épistolaire au XII^e siècle : naissance et développement de l'*ars dictaminis* (1080-1180) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/699> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.699>

L'ART ÉPISTOLAIRE AU XII^e SIÈCLE : NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DE L'ARS *DICTAMINIS* (1080-1180)

Chargée de conférence : M^{me} Anne-Marie TURCAN-VERKERK

Programme de l'année 2007-2008 : *L'art épistolaire au XII^e siècle : naissance et développement de l'ars dictaminis (1080-1180).*

Par suite de fermetures intempestives des locaux de la Sorbonne et de difficultés diverses, les dix conférences prévues n'ont pas toutes été données : le programme, écourté, a été consacré finalement aux raisons de la naissance de l'*ars dictaminis* et aux développements de la discipline dans la première moitié du XII^e siècle.

L'un des grands problèmes de l'histoire (et de l'historiographie) de l'*ars dictaminis* est celui des origines. Apparemment, il a été réglé dans les dernières années du XX^e siècle grâce aux travaux de F. J. Worstbrock et son équipe. Dans un article qui a fait date, F. J. Worstbrock a en effet démontré que la première véritable *ars dictaminis* connue était l'œuvre d'Albéric, moine au Mont-Cassin à la fin du XI^e siècle (F. J. Worstbrock, « Die Anfänge der mittelalterlichen *Ars dictandi* », *FMS*, 23 [1989], p. 1-42 [p. 28-29 en particulier]). Il mettait ainsi fin à une querelle scientifique qui, comme le dit ironiquement W. D. Patt, voulait imaginer la naissance de l'*ars dictaminis* comme celle de Minerve, et cherchait de quelle tête elle était sortie (W. D. Patt, « The early "ars dictaminis" as reponse to a changing society », *Viator*, 9 [1978], p. 133-155 [p. 136]). Cette querelle n'était née, en réalité, que d'une erreur d'attribution, puisque l'idée de la naissance brutale, sous la plume d'Albéric, d'une *ars dictaminis* déjà très évoluée ne venait que de l'édition par L. Rockinger (*Briefsteller und Formelbücher des 11. bis 14. Jahrhunderts*, Munich, 1863-1864, réimpr. Aalen, 1969 [Quellen und Erörterungen zur bayerischen und deutschen Geschichte, 9], p. 9-28), sous le nom du moine du Mont-Cassin, des *Rationes dictandi* bolonaises que l'on attribue maintenant à Bernard de Bologne : ce texte a marqué, de fait, un nouveau départ dans l'histoire d'une *ars dictandi* déjà presque sexagénaire, au début des années 1140. Une fois évacué ce problème d'attribution, une fois mises en évidence les parentés unissant les premières *artes dictaminis*, une fois fixée la date de 1140 comme fin de la première période de l'histoire de l'*ars dictandi*, et affirmée la continuité d'une certaine tradition épistolographique antérieure à l'apparition des premiers traités (C. D. Lanham, « *Salutatio* » *Formulas in Latin Letters to 1200: Syntax, Style, and Theory*, Munich, 1975 [Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung, 22]), on pouvait à bon droit considérer la question de la paternité de la première *ars dictaminis*, et même la question de la naissance de cette discipline comme une question spécieuse, ou une naïveté (V. Licitra, « Il mito di Alberico di Montecassino iniziatore dell'*Ars dictaminis* », *SM*, 3a ser., 18/2 [1977], p. 609-627). Paul Gehl, surtout sensible à la continuité des écoles monastiques et soucieux d'en affirmer la vigueur au XII^e siècle, s'est ainsi

attaché à contester la validité d'une telle recherche, allant jusqu'à nier l'importance et la renommée de certains maîtres plusieurs générations après eux (ce qui, dans le cas d'Albéric, est faux) pour mettre mieux en évidence l'évolution du monde monastique en général (P. F. Gehl, « From monastic rhetoric to *ars dictaminis*: traditionalism and innovation in the schools of twelfth-century Italy », *American Benedictine Review*, 34 [1983], p. 33-47) ; J. J. Murphy, douze ans auparavant, tout en soulignant la continuité des enseignements et de leurs méthodes, s'était montré plus prudent et plus équilibré, et était parvenu à une conclusion opposée (J. J. Murphy, « Alberic of Monte Cassino: Father of the medieval *ars dictaminis* », *American Benedictine Review*, 22 [1971], p. 129-146). Il manquait à tous ces chercheurs la pièce décisive, l'*Ars dictandi* qui permettait d'observer, au sein des œuvres conservées d'Albéric, une évolution soudaine vers une *ars dictaminis* consacrée exclusivement à l'*epistola*, à la fin du pontificat de Grégoire VII. Après avoir composé les dernières pièces d'un corpus connu sous le nom de *Breviarium*, formé par l'agrégation de diverses pièces écrites entre 1077 et le printemps 1084 (F. Bognini, « Un'ipotesi per la cronologia del *Breviarium* di Alberico di Montecassino », *Filologia mediolatina*, 11 [2004], p. 265-280), Albéric du Mont-Cassin produisit, sans doute en 1085, une *ars dictandi* consacrée exclusivement à la rédaction des lettres.

Ainsi la question de la naissance de l'*ars dictaminis* retrouve-t-elle une légitimité. Il reste en effet un problème que W. D. Patt et C. D. Lanham n'ont pas réglé : si tous les éléments, au milieu du XI^e siècle, étaient depuis longtemps présents (on a évoqué cette tradition antérieure à l'apparition des premiers traités médiévaux), comment expliquer que le premier traité n'apparaisse que beaucoup plus tard – ou, plus simplement encore, comment expliquer qu'il apparaisse, alors que l'enseignement des techniques épistolaires était parfaitement rôdé et que personne, apparemment, n'en avait besoin ? Pourquoi, à un moment donné, a-t-on décidé de passer d'un enseignement de la grammaire et de la rhétorique qui utilisait depuis longtemps comme modèles des recueils de lettres authentiques à un enseignement consigné par écrit sous la forme de brefs traités théoriques ? Pourquoi l'*ars dictaminis* est-elle née à ce moment-là plutôt qu'à un autre, et pourquoi, nous le savons maintenant, sous la plume d'Albéric plutôt que d'un autre ? Il faut comprendre pour quelles raisons Albéric, à la fin de sa vie, a en quelques années orienté son enseignement de plus en plus étroitement vers la théorie épistolaire, en mettant par écrit des normes qui n'avaient jamais eu besoin de l'être ou presque.

On s'est attaché dans ces quelques conférences à montrer, par l'analyse du texte et de son contexte cassinien et Romain, que le *Breviarium* peut être lu comme un texte engagé. Il ne fait pas seulement allusion à l'actualité, il ne s'en fait pas le reflet passif, mais il met la rhétorique au service d'une idéologie en utilisant habilement les textes d'un passé plus ou moins récent et en spécialisant certaines couleurs de rhétorique d'usage classique dans une fonction polémique très actuelle. Il s'est opéré dans le choix des textes illustrant les figures, entre les *Dictaminum radii* et le *Breviarium*, une véritable révolution, qui n'est pas un simple écho des événements contemporains, mais procède d'intentions politiques précises. Par le choix de ses modèles de style, parmi lesquels le réformateur Pierre Damien occupe une place importante (masquée par l'édition incomplète de Rockinger), et la façon dont il infléchit l'enseignement de la rhétorique à des fins idéologiques, le *Breviarium* doit être considéré comme l'un des

textes polémiques de la Querelle des Investitures. On peut rapprocher cette évolution – ou ce revirement – d'Albéric, qui est passé d'une rhétorique classique fondée sur l'étude des *auctores* à une rhétorique polémique et pratique fondée sur les *auctoritates* ecclésiastiques et les textes d'un éminent réformateur du XI^e siècle, Pierre Damien, de son revirement dans la controverse sur l'eucharistie et de son passage dans le camp des grégoriens virulents (1079). L'*ars dictaminis* proprement dite n'a pu naître que de cet engagement réel auprès de la papauté réformatrice : on voit, des premiers « ballons d'essais » lancés par les *Dictaminum radii*, non datés, au *Breviarium* puis à l'*Ars dictandi*, une progression constante et rapide de l'enseignement sur la lettre, qui consacre son autonomie en une année décisive, à la fin du pontificat de Grégoire VII. Ce que cette première *ars dictaminis* veut définir, ce sont les rapports sociaux et leur expression : ce qu'il faut d'abord connaître, c'est la fonction de chacun des correspondants au sein de la société, et le rapport hiérarchique qui en découle. Comme cela sera toujours le cas par la suite, il s'agit de préciser un ordre social, qui deviendra le fondement de toute communication épistolaire. Or Grégoire VII a entrepris, point culminant de la crise de l'Église, une réorganisation de la *societas christiana*. Nous n'avons pas repris la bibliographie considérable sur ce vaste sujet. Mais il n'est pas inutile de faire remarquer que la première tentative de définition des rapports entre les composantes de cette *societas* à travers des normes écrites soumettant la communication épistolaire aux règles de la hiérarchie sociale est née dans un milieu réformateur, de la plume d'un moine lié à Grégoire VII. Les conséquences de cet infléchissement pour l'histoire des styles ne sont pas anodines. La rhétorique de la *variatio* préconisée et pratiquée par Albéric produit une prose assez précieuse, régulièrement ornée de rimes : il s'agit d'une prose rimée, perceptible désormais (entre autres) comme une écriture de combat, et en tout cas fortement connotée.

Cette connotation forte peut expliquer l'évolution de l'*ars dictaminis* lors de sa réception à Bologne, où l'idée albéricienne d'un traité consacré à l'écriture épistolaire est accueillie favorablement, mais rejetés le style albéricien et son arsenal de sources connotées. L'idée propre à Adalbert de Samarie (vers 1115), et qui en fait sans doute le second fondateur de l'*ars dictaminis* médiévale, a été, d'abord, de libérer l'*ars dictaminis* de son tour polémique ; il a apparemment compris que son fort ancrage dans un certain contexte historique l'aurait rapidement contrainte à la mort avec l'évolution de ce contexte et l'acheminement vers un règlement du conflit (et plus immédiatement avec, en terre d'Empire, la disparition de l'un des soutiens de la papauté, la lignée des Canossa). Le meilleur moyen pour l'adapter au nouveau contexte était de supprimer les exemples trop tendancieux. Pour renouveler ces exemples, quoi de plus naturel que de reprendre les méthodes et les modèles anciens, en revenant à un classicisme de bon aloi et en faisant succéder à l'esthétique de l'*amplificatio* à outrance une esthétique de l'*abbreviatio* ? En somme, à partir des recueils connus, de se faire l'héritier de la longue tradition d'enseignement du *dictamen* que décrivaient W. D. Patt et C. D. Latham, tout en utilisant l'idée d'Albéric, qui répondait effectivement à un besoin réel, et pas seulement dans les chancelleries pontificale, épiscopales et monastiques. C'est dans cette mutation, mise en œuvre au bon moment, que réside la modernité d'Adalbert de Samarie. À ce point du raisonnement, on peut de nouveau accepter une partie des analyses anciennes : effectivement, le milieu bolonais, avec la double demande

des juristes – n’oublions pas qu’Adalbert connaît des collections canoniques – et de la bourgeoisie marchande formant la clientèle des notaires, favorisait au plus haut point cette reconversion de l’*ars dictaminis*. Se voulant « utile », la nouvelle *ars dictaminis* propose alors de plus en plus de modèles tout faits, destinés aux situations les plus variées. Ainsi adaptée aux besoins de la société civile, libérée des contraintes du débat idéologique, prête en quelque sorte pour de nouveaux contextes et utilisable par tous, l’*ars dictaminis* possède alors les moyens de se développer.

Ce « désengagement » de l’*ars dictaminis* a permis la floraison d’une école bolonnaise de l’*ars dictaminis*, dont ont été analysées les principales productions, pour beaucoup inédites ou dont la tradition manuscrite est mal connue. On constate, par l’étude des traités d’Adalbert de Samarie, d’Hugues de Bologne, d’Henricus Francigena, et des *Auree gemme* anonymes, le rétrécissement de la discipline à des fins de plus en plus administratives, mais aussi un mouvement inverse, progressif, par lequel les maîtres tentent de se réapproprier les innovations albériciennes sans retomber dans l’idéologie. Chacun de ces auteurs, à sa manière, dans des directions parfois opposées mais de façon parfaitement complémentaire, a contribué à la dépolitisation du genre, lui donnant ainsi les moyens de se développer dans un nouveau contexte historique. Chez Henricus Francigena, le mouvement amorcé par Hugues de Bologne s’est amplifié, les citations d’Albéric se font plus nombreuses, mais le texte du *Breviarium* est désormais dépouillé de ce qui pouvait le rendre inadéquat aux nouveaux besoins de la clientèle du *dictamen*. Cela assurera sa reprise par la génération des années trente. Les *Auree gemme* tirent leur spécificité d’un double héritage : celui d’Adalbert de Samarie, et celui d’Henricus Francigena, héritier lui-même d’Hugues de Bologne et récupérateur d’Albéric du Mont-Cassin. Autant dire que ces traités cherchent tous à faire la synthèse d’héritages déjà très mêlés, synthèse qui ne verra vraiment le jour qu’en 1145, sous la plume du *dictator* qui fera renaître l’*ars dictaminis* au milieu du XII^e siècle et permettra sa diffusion dans le reste de l’Europe, Bernard de Bologne, nouvel Albéric.

Cette relecture de l’ensemble des *artes dictandi* produites entre 1080 environ et 1140 a été l’occasion de situer dans une tradition intellectuelle précise un manuel qui passait jusqu’à présent pour la première *ars dictaminis* d’origine germanique, la *Ratio in dictamina* (éd. F. J. Worstbrock, « Die Anfänge... », éd. du texte p. 37-42 = Anhang II), et qui s’avère être, d’après sa tradition manuscrite et surtout son contenu, une production bolonnaise de la fin des années 1130, remontant aux débuts de Bernard de Bologne. C’est aussi à Bernard de Bologne que l’on peut attribuer avec beaucoup de vraisemblance le premier traité rationalisant la tradition antérieure et la renouvelant profondément par une combinaison nouvelle de l’héritage albéricien et de la relecture de Cicéron, les *Precepta prosaici dictaminis secundum Tullium* (éd. F. J. Schmale, *Die Precepta prosaici dictaminis secundum Tullium und die Konstanzer Briefsammlung*, Diss. Bonn, [1950]).